

Opinions politiques en milieu ouvrier : une mise au point

par Jacques COENEN,

Chargé d'enquêtes à l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles.

★

Monsieur Marcel Bolle De Bal a publié dans *Res Publica* la communication qu'il a faite au Cinquième Congrès des Sociologues de Langue française (1). Dans cet article, l'auteur met en cause une enquête que j'ai menée, il y a quelques années, auprès d'ouvriers d'une commune bruxelloise (2). Ce texte appelle, me semble-t-il, une mise au point.

Tout d'abord, la forme donnée à la critique est tout à fait regrettable. Que l'on considère comme non probantes les constatations auxquelles aboutit l'étude visée, cela peut fournir matière à réflexion ; qu'on y décèle des insuffisances méthodologiques ou que l'on déplore « sa faible validité statistique », cela mérite examen ; que l'on attribue une partie du « retentissement » de l'ouvrage à une publicité voulue à des fins politiques, cela peut à la rigueur se comprendre, encore que pareil procès d'intention soit ici de nature à faire douter de la sérénité d'esprit de l'auteur ; mais quand ce dernier déclare d'entrée de jeu que cette enquête a fourni à certaines thèses, « le douteux appui de données quantitatives faussement scientifiques » (3), les droits de la critique sont dépassés car cette affirmation est grave : elle permet toutes les suppositions, même les plus injurieuses.

Ceci dit, venons-en au fond de l'argumentation. Celle-ci tient tout entière en deux propositions :

1. L'enquête en question vient renforcer la thèse de l'« embourgeoisement » de la classe ouvrière.

2. Les constatations auxquelles elle aboutit ne sont guère probantes.

Examinons ces deux propositions.

L'APPUI A LA THESE DE L'EMBOURGEOISEMENT

Entendons-nous bien tout d'abord sur le sens du mot. Je suis également d'avis que le terme « embourgeoisement » est « peu propice à l'analyse scientifique féconde » (4). Les jugements de valeur qu'il charrie le chargent en effet d'un contenu affectif qui en obscurcit la signification. Mais peut-être est-il vain de lutter contre un usage généralisé. Dès lors, plutôt que de continuer à gratifier ce terme de guillemets, me paraît-il préférable de s'efforcer d'en préciser le sens.

On pourrait, je crois, assez facilement convenir que l'embourgeoisement de la classe ouvrière c'est la disparition d'un mode de vie spécifiquement ouvrier par l'adoption généralisée des produits de la culture bourgeoise et la disparition de la sous-culture ouvrière au sein de la culture globale (5)

(1) Marcel BOLLE DE BAL, *Du côté des salariés : à la recherche de l'idéologie perdue*, in *Res Publica*, vol. VII, 1965-2, pp. 112-125.

(2) Jacques COENEN, *Opinions politiques en milieu ouvrier. Opinions et attitudes politiques d'ouvriers dans une commune de l'agglomération bruxelloise*. Préface par René EVALENKO. Bruxelles, Institut Emile Vandervelde et Fondation Louis de Broeckère, 1961, 171 p.

(3) Mis en italique par J.C.

(4) M. B.D.B., *op. cit.*, p. 112.

(5) On sait qu'il existe quantité de définitions de la culture. Je donne à ce terme le sens d'un ensemble de normes de comportement et de modes de pensée que l'individu acquiert par le processus de socialisation. Cette définition correspond à la conception que se font de la culture divers sociologues anglosaxons et notamment J.H. FICHTER (*La sociologie, notions de base*. Traduit par G. HOYOIS. Paris, Editions Universitaires, 1960) et H.M. JOHNSON (*Sociology. A systematic introduction*. London, Routledge and Kegan, 1961).

Le terme de sous-culture doit être compris comme une nuance culturelle au sein d'une culture globale.

par le ralliement des ouvriers aux normes de comportement et aux modes de pensée des classes moyennes.

Cela étant, les conclusions de l'enquête en question appuient-elles la thèse de l'embourgeoisement de la classe ouvrière ? Nullement ; montrons-le.

Ces conclusions sont de deux ordres. Certaines sont de portée très générale et ont trait à la conception de la vie des ouvriers interrogés ainsi qu'à leur manière de se situer socialement. D'autres sont relatives plus particulièrement aux opinions et attitudes politiques et syndicales.

Les premières ne posent, me semble-t-il, aucun problème d'interprétation. Elles ne suggèrent en aucune façon un quelconque embourgeoisement. En effet, elles indiquent que certains traits de classe restent fort marqués, que la conscience d'appartenir à un groupe social particulier : « la classe ouvrière » reste vive et que c'est à leur condition d'ouvrier que les travailleurs interrogés lient leur adhésion au PSB ou leur vote pour ce parti (6). Elles indiquent en outre que pour ce qui est de la famille et de la religion, les conceptions des ouvriers soumis à l'enquête sont en tous points semblables à celles que la plupart des auteurs sérieux s'accordent à considérer comme caractéristiques de la classe ouvrière. Rappelons-les : « l'adhésion (des ouvriers interrogés) aux conceptions traditionnelles concernant le statut des époux est unanime. La prééminence du chef de ménage reste incontestée » (7). Par ailleurs, « le mariage semble revêtir... une signification fondamentalement différente de celle qu'il a dans d'autres milieux. En particulier, la notion de filiation illégitime ne paraît avoir ni le même contenu ni la même netteté... que dans d'autres catégories sociales » (8). « L'indifférence en matière religieuse et l'appauvrissement du sens religieux sont le fait de la majorité » (9) bien que les ouvriers interrogés soient « à peu près tous déistes » (10).

Ces constatations peuvent se résumer par une phrase : la classe ouvrière reste une réalité objective et une réalité subjective. Et le fait que l'acceptation de la hiérarchie sociale soit générale (11) ne contredit pas cette affirmation. Dans une société où « le travail ouvrier est et reste le signe de l'appartenance à un groupe qui se situe au bas de l'échelle sociale » (12), il est parfaitement concevable que l'on ait conscience simultanément de son

appartenance à une classe et de l'infériorité de cette classe. Avoir conscience de son appartenance à la classe ouvrière, c'est cela — pour un ouvrier — la conscience de classe. Je veux bien qu'on l'appelle *conscience de condition* (13) pour débarrasser le concept de tout ce que lui a ajouté l'idéologie marxiste, mais la condition est largement déterminée par la classe.

Voyons maintenant notre deuxième série de conclusions. Celles-ci, j'en conviens aisément, donnent de la classe ouvrière une image assez différente de celle que s'en font certains intellectuels ou pseudo-intellectuels de gauche. Mais il ne s'ensuit pas pour autant que cette classe ouvrière soit embourgeoisée, loin s'en faut. Apolitisme ? Attitude passive vis-à-vis de l'organisation syndicale ? Mais toutes les études en la matière montrent que le degré de participation politique et sociale est lié au niveau social et au niveau d'instruction et qu'un faible degré de participation caractérise le comportement ouvrier (14). Méconnaissance des programmes et des plates-formes doctrinales, faible écho de la doctrine socialiste ? Mais n'est-ce pas le lot de toutes les idéologies de n'être maniées correctement que par des minorités alors que le grand nombre n'en connaît que des versions

(6) Jacques COENEN, *op. cit.*, p. 164. Rappelons que 70 % des ouvriers interrogés sont d'opinion socialiste.

(7) *Ibid.*

(8) *Id.*, p. 145.

(9) *Id.*, p. 164.

(10) *Id.*, p. 46.

(11) *Id.*, p. 164.

(12) ANDRIEUX et LIGNON, *L'Ouvrier d'aujourd'hui*. Paris, Marcel Rivière, 1960, p. 12.

(13) Cf. DELCOURT et LAMARQUE, *un faux dilemme : embourgeoisement ou prolétarianisation de la classe ouvrière*. Bruxelles, La Pensée Catholique, 1963 (Etudes Sociales, nos 52-53), p. 14.

(14) Cf. notamment :

LAZARFELD, BERELSON, GAUDET, *The People's choice. How the voter makes up his mind in a presidential campaign*. New York, Columbia University Press, Second Edition, 1948.

BERELSON, LAZARFELD, MAC PHEE, *Voting. A study of opinion formation in a presidential campaign*. The University of Chicago Press, Chicago, 1954.

Georges DUPEUX, *La sociologie électorale dans les pays anglo-saxons*, in *Traité de Sociologie*, sous la direction de Georges GURVITCH, Paris, PUF, 1960, vol. II.

Renate MAYNTZ, *Loisirs, participation sociale et activité politique*. « Bull. Intern. des Sc. Soc. », 12 (4), 1960.

Geneviève KNUPFER, *Portrait of the Underdog*, in BENDIX and LIPSET, *Class, status and power*. London, Routledge and Kegan, 1954.

Le fait qu'un faible degré de participation caractérise le comportement ouvrier est souligné par MM. DELCOURT et LAMARQUE qui — soit dit en passant — sont parmi les auteurs belges qui ont écrit les choses les plus intelligentes sur la classe ouvrière. *Op. cit.*, p. 87.

dégradées ? N'en est-il pas de même pour la religion et la distance n'est-elle pas énorme entre les vues des théologiens et la « foi du charbonnier » ? Alors, est-ce à ce point renversant que des gens qui sont des travailleurs manuels et qui manient plus facilement les outils que les idées (15), soient peu au fait de la doctrine (même si l'ignorance est plus grande que ce qu'on imaginait) et résumément à leur façon le socialisme comme « la défense de l'ouvrier » ? Quand au fossé qui paraît s'être creusé entre les ouvriers interrogés et leurs représentants politiques et syndicaux, n'est-il pas dû avant tout à la *distance sociale* qui s'est établie entre les premiers et les seconds ?

En bref, rien dans tout ceci ne vient renforcer tant soit peu la thèse de l'embourgeoisement de la classe ouvrière. Cette première proposition est donc inexacte. Et que les doctrinaires ne retrouvent pas ici la classe ouvrière de leurs rêves ne change rien à l'affaire.

DES CONSTATATIONS NON PROBANTES

On pourrait interrompre ici la démonstration et conclure que — le point de départ étant faux — le reste de l'argumentation devient sans objet. Mais je ne m'en tiendrai pas à cela. Car c'est ici qu'interviennent des appréciations sur la qualité intrinsèque de mon travail ainsi que sur sa portée. Celles-ci méritent en tout état de cause d'être examinées.

a) La qualité intrinsèque de l'enquête.

Une première remarque a trait à « sa faible validité statistique ». La critique n'est guère explicite à cet égard mais on peut supposer que ce qui est en question ici, c'est d'une part la représentativité de l'échantillon soumis à l'enquête, considéré globalement, et d'autre part le degré de signification des données quantitatives présentées.

Le groupe interrogé, rappelons-le, a été constitué par un procédé d'échantillonnage systématique sur la base des listes électorales. En égard au champ d'investigation choisi, il est tout à fait satisfaisant. Quant aux fréquences constatées, le calcul d'intervalles de confiance que j'ai effectué

me permet d'affirmer que les résultats fondamentaux — ceux qui fondent les conclusions essentielles de l'enquête et que vise la critique — sont significatifs (16).

La seconde remarque fait état d'insuffisances méthodologiques qui auraient été « loyalement soulignées par l'auteur et l'éditeur ». Mais quelles sont-elles ? Et où en est-il fait l'aveu ? Bien sûr, on devine ce dont en fait il s'agit. Sans doute, est-il question de la faible étendue du champ d'investigation ; et cela, certes, a été souligné. Mais cela est bien différent. La méthodologie n'est pas en cause ; elle ne le serait que par une inadaptation des moyens au but visé : ce qui n'est pas le cas.

Mais revenons au champ d'investigation. Celui-ci se limite à un quartier d'une commune bruxelloise. Et sur ce point, j'ai clairement mis mes lecteurs en garde contre les généralisations imprudentes (17). Mais il convient de souligner que d'autres enquêtes, conduites en Belgique et à l'étranger, corroborent sur de nombreux points les conclusions de celle dont on traite ici (18). La concordance de certaines données est frappante et plusieurs auteurs le soulignent (19).

b) La portée d'une telle enquête.

Celle-ci est mise en doute pour trois raisons : un fossé séparerait les opinions ouvrières des com-

(15) J'espère que l'on ne me croira si j'assure que cette remarque ne comporte, dans mon esprit, aucune nuance de mépris ni même de condescendance.

(16) Pour un seuil de probabilité $\alpha = .05$, autre chose est des croisements et des répartitions par sous-catégories. Mais ceci a été indiqué dans l'ouvrage ; en outre, ce ne sont pas ces données secondaires qui sont en question ici.

(17) Jacques COENEN, *op. cit.*, p. 19.

(18) Je songe notamment à l'enquête française d'ANDRIEUX et LIGNON (*Op. cit.*), à celles dont a fait état M. BOLLE DE BAL lui-même au cours du Colloque « Le Socialisme et la Science » (Cf. Socialisme, n° 40, juillet 1960, p. 443), à celle menée par le Service d'Etudes du MOC et dont a rendu compte M. SCHOONBROODT (in *L'évolution de la classe ouvrière*, 45^e Semaine Sociale Wallonne du MOC, Bruxelles, CIEP, 1963) et à deux enquêtes portant plus particulièrement sur les jeunes : celle de MM. FELDHEIM, D'HOOGH et MAYER (*La jeunesse belge ; opinions et aspirations*, Bruxelles, Institut de Sociologie, 1964) ainsi que celle de l'Institut Belge de Science Politique dont M. A. PHILIPPART a traité ici même (*Une enquête sur l'information et les connaissances politiques des jeunes (18-22 ans) en Belgique*, Res Publica, vol. VI, 1964-4.)

(19) M. A. COLENS dans la *Revue Générale Belge* (1962-4 : *Opinions politiques en milieu ouvrier*), M. O. GREGOIRE dans les Actes de la 45^e Semaine Sociale Wallonne (*Op. cit.*, pp. 172 et sq.) et M. A. PHILIPPART dans *Res Publica* (*Op. cit.*, p. 391).

portements ouvriers ; un fossé séparerait également les attitudes et comportements en temps de paix sociale des attitudes et comportements en période de lutte sociale ; enfin, la conscience révolutionnaire serait une réalité psychologique latente.

Ces raisons sont-elles pertinentes ? Je ne le crois pas et je m'explique.

1° *Les opinions et les comportements.*

Que le rapport ne soit pas direct, immédiat, entre opinions et comportements, personne ne songe à le nier. Le comportement est plus variable que les croyances, les opinions et les attitudes parce qu'il est soumis à d'autres impératifs. Mais parler de fossé est excessif. Comme tout fait humain, une opinion a diverses fonctions ; ce peut être pour un individu, l'affirmation d'un statut, la conformité à un rôle, l'adhésion à une norme... Mais ceci met en jeu des déterminants *sociaux*. L'appartenance à l'une ou l'autre catégorie sociale n'est donc pas plus indifférente à la formation des opinions qu'elle ne l'est à celle des comportements. Et la pression sociale qui s'exerce en faveur de certains comportements s'exerce aussi en faveur de certaines opinions. Opinions et comportements subissent les mêmes influences bien que les comportements soient influencés en outre par des facteurs conjoncturels. Les unes et les autres constituent les aspects *différents* d'une adaptation à une *même* situation sociale. A un certain niveau d'analyse, la cohérence apparaît.

2° *La paix sociale et la lutte sociale.*

Ici aussi, qu'il y ait un « fossé » entre les attitudes et comportements en temps de paix sociale et les attitudes et comportements des périodes de lutte sociale, me paraît inexact parce qu'excessif. Pour que naisse le conflit, il faut que des dispositions d'esprit favorables au conflit se soient développées préalablement. D'autre part, les comportements développés en période de paix sociale ont une influence sur les comportements au moment d'un conflit social (les achats à tempéraments, les efforts de promotion individuelle). L'inverse est d'ailleurs vrai et les attitudes prises au cours d'un conflit peuvent avoir des conséquences sur les attitudes de la période de paix sociale qui suit (attitude aux élections, attitude à l'égard de l'organisation syndicale).

Il n'y a donc pas rupture, il y a continuité, et

l'on se rend compte ainsi du caractère grossier du cloisonnement qui nous est proposé. Celui-ci ne reflète pas la réalité et il n'est guère fécond du point de vue théorique puisqu'il aboutit à isoler des phénomènes entre lesquels l'analyse sociologique a précisément pour tâche d'établir des relations (20).

3° *La conscience révolutionnaire.*

Il est commode de déclarer latent ce que l'observation des faits ne révèle pas. Mais, outre que je vois mal pourquoi ce qui est *latent* doit être *créé* (21), je suis extrêmement sceptique sur les perspectives qui s'offrent à cette réalité latente, dans la mesure où on me dit qu'elle est liée « aux conceptions et aux comportements des dirigeants syndicaux » qui sont eux-mêmes... « embourgeoisés » (22).

Je crois donc que la portée des enquêtes en général — et de celle dont nous parlons, en particulier — ne peut être mise en question ni par l'existence prétendument latente d'une conscience révolutionnaire chez les ouvriers ni par celle d'un prétendu fossé entre les opinions et les comportements d'une part, entre les attitudes et les comportements liés à la paix sociale et ceux qu'impliquent les périodes de lutte sociale d'autre part.

Ce qui est important, plutôt que de compartimenter la réalité sociale, c'est de présenter une analyse qui en intègre les différents aspects. La grève de l'hiver 1960-1961, par exemple, n'apporte aucun démenti aux résultats des enquêtes quand ceux-ci sont analysés correctement.

Les données des enquêtes et ce mouvement de grève indiquent que la classe ouvrière reste une réalité, à la fois par l'existence de comportements spécifiquement ouvriers et par la conscience qu'ont les ouvriers de leur appartenance à cette catégorie sociale. Les données des enquêtes et ce mouvement de grève indiquent une faible intégration à la société globale. Les données des enquêtes et ce mouvement de grève portent la marque de senti-

(20) Monsieur Bolle De Bal en est d'ailleurs conscient puisqu'il reconnaît qu'« une analyse sociologique sérieuse devrait pouvoir intégrer ces deux aspects d'une même réalité ». *Op. cit.*, p. 113, note n° 9.

(21) Cf. M. B.D.B., *Op. cit.*, p. 113: «... la conscience révolutionnaire est une réalité psychologique latente, ...elle se crée par la formation idéologique ou l'expérience de l'action sociale collective... »

(22) M. Bolle De Bal dixit. *Op. cit.*, p. 113.

ments de frustration liés au caractère du travail ouvrier et au statut social inférieur qui en est la conséquence. Les données des enquêtes et ce mouvement de grève montrent la désaffection profonde de la classe ouvrière à l'égard de la politique. Car, ne nous y trompons pas, si la grève de 1960-1961 a été qualifiée de politique en raison de ses objectifs, elle a été en grande partie un mouvement « antipolitique », un mouvement dirigé contre le monde de la politique. Cette volonté de peser de l'extérieur sur les décisions est aussi une façon de manifester son mépris des « jeux de la politique ». Et enfin — et surtout — les données des enquêtes et ce mouvement de grève fournissent la preuve de la crise que traverse le mouvement socialiste. Ici, la concordance des indications est tout à fait remarquable. Cette grève a été largement — et peut-être avant tout — une révolte « d'enfants perdus », un vaste mouvement de fronde à l'égard des dirigeants et des cadres des organisations socialistes. Cette cassure entre « l'appareil » socialiste et sa base ouvrière, liée à la « verticalisation » du mouvement ouvrier (23), n'a-t-elle pas été mise en lumière par l'enquête que l'on critiquait ici ?

En somme, des flambées de colère épisodiques qu'aucune perspective ne vient orienter, ne contredisent nullement ce que l'on constate par ailleurs : le faible degré de participation politique et sociale et le repli sur la vie domestique. Ce sont là les deux aspects complémentaires d'une même réalité ;

et cette réalité, c'est celle d'une classe qui a le sentiment de son infériorité sociale et qui, en plus, a le sentiment d'être abandonnée voire trahie par ses représentants.

CONCLUSIONS

Le moment est venu de conclure :

1. C'est une erreur de voir dans les conclusions de mon enquête un appui à la thèse de l'embourgeoisement de la classe ouvrière.
2. Dès lors — et pour cause — les données fournies par cette enquête ne sont guère probantes à cet égard.
3. Les critiques faites à propos de la valeur intrinsèque du travail ne remettent pas en question ses conclusions.
4. Les remarques relatives à la portée d'une telle enquête ne sont pas convaincantes car elles sont fondées sur des vues théoriques sommaires.

Dès lors, la faiblesse de l'argumentation ne justifie guère la forme de la critique. Mais peut-être l'explique-t-elle ?

(23) Henri JANNE, *Un modèle théorique du phénomène révolutionnaire?* in *Annales* (Economies, Sociétés, Civilisations), 15^e année, n° 6, déc. 1960, pp. 1138-1154 et 1152.

